

La Princesse Cartagy

CADIC, Bret. II, 51 sq., n° 9. La princesse Carthagy = Bret. III, 27-34. Le filleul du roi.

Un roi de France, grand chasseur devant Dieu, s'égara un soir, en pleine forêt, à la poursuite du gibier. Il entra dans une cabane, chez un pauvre charbonnier, dont la cheminée pointait solitaire, parmi la mousse et le feuillage, au centre d'une clairière.

« Soyez le bienvenu, seigneur, lui dit le maître de céans; le charbonnier n'est pas riche, mais il a bon cœur. Vous partagerez notre pain bis et vous dormirez sur la litière, près de la chèvre. Je voudrais vous céder notre lit, mais il est occupé par ma femme, et j'attends un héritier pour demain. »

Le lendemain en effet, un enfant était né, tout rose et tout mignon.

« Il nous faut un parrain, murmura la mère; si nous demandions à l'étranger d'accepter ce titre?

- La proposition me paraît bien osée, femme, repartit le charbonnier, mais je ne te désobligerai pas »; et il présenta sa requête au roi.

Or celui-ci y acquiesça avec beaucoup de bonne grâce. Quand la cérémonie du baptême fut terminée :

« Un roi, dit-il, doit récompenser dignement son filleul. Voilà une montre, une bague et un habit. Je les donne à cet enfant. Quand il sera en âge de revêtir l'habit, il viendra me trouver; je le reconnaîtrai à la montre et à la bague, et je l'adopterai. »

L'enfant avait à peine quinze ans qu'il essaya l'habit. Il lui allait à merveille. Ses parents jugèrent que le moment était venu, et il se mit en route.

Il rencontra une vieille fée qui s'informa de l'objet de son voyage : « Garde-toi des malveillants, mon fils, lui recommanda-t-elle, tu en rencontreras de toute sorte, surtout ne t'arrête à causer avec personne. » .

La prédiction se réalisa sans tarder. Il aperçut un boiteux qui accourait en sautillant et qui, sans autre préambule, lui demanda où il allait. Il haussa les épaules et ne répondit pas.

Le second jour, ce fut un bossu qui l'aborda avec de grandes marques de politesse et très habilement s'efforça de le faire causer. Cette fois encore il passa dédaigneux.

Cependant le voyage s'avançait et il sentait déjà approcher le terme, lorsque, le troisième jour, s'offrit à ses regards un malheureux galeux qui sollicita sa charité, au nom de Dieu. Il avait l'air si minable, qu'il s'arrêta devant lui, pris de compassion, et lui offrit ses services.

« Je ne vous demande qu'une chose, répliqua le galeux, c'est de m'offrir l'appui de votre bras, afin de pouvoir gagner avec vous la ville voisine.

- Bien volontiers », dit le jeune homme, dont la confiance était déjà acquise et qui bientôt se mit à conter son histoire.

Le galeux n'en demandait pas davantage. Déjà dans sa méchante tête avait germé une idée infernale. Ils longeaient en ce moment une rivière dont les eaux claires et limpides brillaient, comme un miroir, sous l'ardent soleil de juillet.

Le jeune homme avait soif. Il déposa son trousseau de voyage qui contenait l'habit, la montre et la bague, et se pencha sur la berge, désireux de boire à pleines gorgées. C'est ce qu'attendait son compagnon. Plus prompt que l'éclair, il le poussa en avant, le précipita au fond de l'abîme et s'enfuit, en emportant le trousseau, jusqu'à la cour où il se fit admettre aisément comme l'héritier du roi.

Avec beaucoup de peine le malheureux fils du charbonnier réussit pourtant à sortir de la rivière. Il reprit son chemin, triste et pensif, se demandant ce qu'il allait devenir. Il rencontra encore la vieille fée : « Il est arrivé ce que je prévoyais, lui dit-elle, mais si tu veux bien observer mes prescriptions, tu sortiras victorieux de ce pas difficile. Regarde cette bague; elle a la vertu d'améliorer tout ce qu'elle touche. Prends-la et va à la cour. Tu t'y engageras comme garçon d'écurie et tu y trouveras un beau cheval gris auquel tu te confieras dans tes peines ! »

Le jeune homme obéit docilement. Il se rendit à la cour et fut agréé par le maître des écuries. Or, il n'y était pas depuis trois jours que le galeux le reconnaissait et, dans sa jalousie inquiète, cherchait le moyen de le perdre. Les chevaux en effet, avaient engraisé d'une manière merveilleuse, à l'arrivée de ce nouveau venu, si bien que tout le monde parlait de son pouvoir magique.

L'usurpateur alla donc trouver le roi : « Sire, lui dit-il, il y a là un garçon d'écurie qui, dans sa vanité présomptueuse, prétend mieux apprêter les mets que votre chef cuisinier!

- Qu'à cela ne tienne, répondit le roi, nous allons mettre sa science à l'épreuve », et il donna l'ordre de lui amener le jeune homme.

« Est-ce vrai ce que j'entends? Tu te serais vanté de surpasser le meilleur cuisinier du royaume. Voilà une prétention qui doit se justifier. Mets-toi à l'œuvre dès maintenant. »

En vain le malheureux se défendit-il d'avoir tenu un tel langage. Il fallut obéir. Il consulta son cheval gris.

« Vous avez votre bague, maître, lui insinua celui-ci, touchez-en les mets et vous verrez. »

Il fit comme on le lui conseillait, sous l'œil narquois des marmitons qui ne lui ménageaient pas les plaisanteries, il se prit à cuisiner, et quand ce fut prêt, il toucha les plats l'un après l'autre, tant et si bien que le roi ne mangea jamais repas aussi bon et en témoigna la plus vive satisfaction.

Le galeux néanmoins n'avait pas désarmé : « Voilà qui est aussi fort, dit-il au roi, le garçon d'écurie déclare maintenant qu'il saura mieux préparer votre lit que votre valet de chambre.

- Qu'il vienne, s'écria le roi, nous tenterons l'expérience sur-le-champ.»

Le jeune homme vint, toucha les draps de sa bague et le lit se trouva si moelleusement fait que jamais le roi ne dormit d'aussi bon cœur.

« Décidément, insinua alors le galeux, je ne me serais jamais douté à quel degré ce valet poussait l'outrecuidance. N'affirme-t-il pas aujourd'hui qu'il sait la retraite de la fière princesse Cartagy et le moyen de l'amener à épouser votre Majesté, elle que personne n'a pu séduire jusqu'ici.

- Vraiment, répondit le roi, eh bien\ je veux qu'il tienne promesse aussitôt » ; et, en dépit des dénégations du jeune homme, il lui donna l'ordre de partir, de retrouver la princesse Cartagy et de la lui présenter bientôt, sous peine de mort.

Le malheureux consulta le cheval gris, son habituel conseiller. « Prenez sept charretées de pain, sept de grain, sept de sardines salées, lui dit le cheval, puis montez sur mon dos et mettons-nous en route. Vous verrez que-nous réussirons.»

Il obéit, sauta sur son cheval et, avec ses vingt et une charretées de provisions, commença de galoper sur la grande route.

Il arriva dans cet équipage à l'entrée d'un désert, aux horizons sans bornes, où une bande de lions maigres et affamés se déchiraient à belles dents. Il leur distribua ses sept charretées de pain qui furent dévorées en un instant. Quand ce

fut fini, le roi des lions lui parla ainsi : « Voyageur, tu as plus de cœur que ceux qui te ressemblent. Nous ne serons pas en reste avec toi. Voilà un sifflet. Si tu cours jamais un danger, porte-le à tes lèvres, en une minute nous serons auprès de toi. »

Le jeune homme reprit sa marche et aperçut bientôt, au milieu d'une sapinière, une armée de fourmis qui semblaient exténuées par les privations. Il vida parmi elles ses sept charretées de grain et les pauvres bestioles se rassasièrent avec bonheur. Pour sa récompense, la reine des fourmis lui offrit aussi un sifflet avec promesse de secours partout où il se trouverait.

Le hasard de sa course le conduisit alors devant un vaste étang que les chaleurs de l'été avaient desséché et auprès duquel une multitude d'oies se mouraient d'inanition, n'ayant même plus la force de crier famine. Il leur donna ses sept charretées de sardines salées, et pour la troisième fois reçut un sifflet de la mère des oies qui lui offrit l'assistance des siens, s'il en avait besoin un jour.

Cependant, à force de galoper, il finit par arriver devant le superbe château où résidait la princesse Cartagy. Le cheval gris se mit à hennir et les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes,

« Que me veut ce jeune homme ? demanda la princesse.

- Vous voir.

- Il sera satisfait; demain avant midi il me verra. »

Le lendemain, au coup de dix heures, le jeune homme entra dans une première salle, toute tendue de satin, au milieu de laquelle se tenait une jeune fille vêtue de blanc, d'une beauté éblouissante. Il se précipita à ses pieds, convaincu que c'était la princesse : « Passez votre chemin, lui fut-il répondu, je ne suis que la suivante. »

Il pénétra dans une seconde chambre aux draperies roses et violettes, comme les couleurs de l'aurore, et y aperçut une jeune fille encore plus belle que la première, devant laquelle il s'inclina : « Cherchez encore plus loin, jeune homme, lui fut-il dit, je ne suis pas la princesse, mais seulement sa dame de compagnie. »

Enfin il parvint à une troisième chambre, où l'or et les pierres précieuses disposés avec art jetaient tout l'éclat des rayons du soleil. Assise sur un trône élevé, la princesse l'attendait, dans la splendeur de sa fascinante beauté. Il lui présenta sa requête.

« Épouser le roi de France, s'écria-t-elle, oui vraiment la proposition est tentante, mais il faudra d'abord que l'ambassadeur traverse bien des épreuves, car la main de Cartagy ne se donne pas à si bon compte ! Vois-tu cet étang ? Il a deux lieues de long et deux lieues de large. Or, je le voudrais à sec avant ce soir.

- Qu'à cela ne tienne ! repartit le jeune homme, et il donna un coup de sifflet, et les oies qui avaient mangé des sardines salées d'accourir à tire-d'aile, et en un moment l'étang se trouva vide.

La princesse ne pouvait en croire ses yeux : « C'est bien, dit-elle, à une autre épreuve ! Mes remises sont pleines de pain sec et dur; il y en a jusque dans la cour, il faudrait qu'il fût entièrement mangé dans une heure.

- Vous serez obéie, princesse », déclara-t-il, et à ses lèvres il porta son second sifflet, et une armée de lions d'accourir, et en un clin d'œil le pain était dévoré.

« Je suis vraiment dans l'admiration, s'écria la princesse, mais je voudrais de toi un troisième service : il y a du grain mêlé d'ivraie, plein mes greniers. Pourrais-tu m'en débarrasser en quelques minutes ?

- Dans un quart d'heure, si vous le préférez », répondit-il, en appelant de son troisième sifflet les fourmis ses amies qui, en effet, en quelques minutes eurent vidé les greniers.

« Puisque telle est ta puissance, dit alors la princesse, je vais te proposer une quatrième épreuve. Elle est plus difficile que les autres, mais elle sera la dernière. Voici mon lion. Personne n'est jamais sorti vivant de sa cage. Or je te demande de passer la nuit avec lui.

- Je le ferai », répliqua simplement le jeune homme, qui s'en fut consulter le cheval gris.

- Prenez, lui conseilla son fidèle compagnon, un marteau, une tarière et une cheville. Quand vous serez avec la bête, vous saurez quel usage en faire. »

Il prit les instruments et pénétra dans la cage. Le lion lui proposa aussitôt de se mesurer avec lui.

« Tout doux, Seigneur, lui répondit-il; si vous le voulez bien, nous commencerons par des exercices d'adresse. Si nous jouions un peu au jeu de la turlurette ! nous lutterons ensuite.

- Volontiers! dit l'animal qui s'assit sur son séant, mais apprenez-moi d'abord ce jeu.

- Entendu, seigneur! » et le jeune homme, avec sa tarière qu'il avait prise à rebours, fit semblant de creuser un trou dans un poteau, afin de gagner du temps. Au bout de deux heures, il n'était pas plus avancé.

« Si vous essayiez à votre tour, sire lion! s'écria-t-il à la fin à bout de force, car il nous faut absolument ce trou. »

Le lion s'approcha et pendant des heures s'épuisa aussi, en jouant de l'instrument à rebours.

Cependant le jour approchait et le jeune homme qui craignait d'impatienter son partenaire finit par creuser le trou. Lorsqu'il fut assez profond pour y passer le bras; « Sire lion, dit-il, je voudrais savoir si vous pourriez m'en donner la mesure.

- Voyons! » répondit celui-ci, et l'animal d'y enfoncer sa queue; et le jeune homme de prendre son marteau et d'y planter aussi sa cheville, et de retenir le lion prisonnier.

Quand le soleil parut, la princesse accourut vers la cage; elle aperçut son lion qui se débattait péniblement contre le poteau et l'ambassadeur du roi qui dormait paisiblement dans un coin. Sa surprise fut grande : « Avez-vous du moins lutté ensemble? » demanda-t-elle.

- Non, princesse, répondit celui-ci, mais je suis tout disposé à le faire.

- Jamais! déclara le lion, d'une voix lamentable, car il est vraiment plus fort que moi !

- S'il en est ainsi, jeune homme, reprit la princesse, tu as partie gagnée et je te suivrai chez le roi » ; et là-dessus elle montait sur un char brillant, lui sur son cheval gris, et tous les deux se dirigèrent vers la capitale.

Ils n'avaient pas parcouru la moitié de la route que la princesse apprenait l'histoire du jeune homme.

« Laisse-moi faire, promit-elle, ce galeux expiera chèrement sa trahison.»

Elle tint parole. Comme le roi ébloui par la beauté de la princesse voulait l'épouser sur-le-champ, il donna un festin extraordinaire à tous les seigneurs du royaume. Son prétendu filleul, revêtu d'un habit merveilleux, était assis à côté de Cartagy.

Lorsqu'on fut à l'heure où l'on porte les santés, celui-ci se leva : « Je bois, princesse, dit-il, à votre beauté!

- Et moi, galeux, répliqua-t-elle, à votre (4) confusion, car vous êtes un traître et la place que vous occupez appartient à ce jeune homme à qui vous avez valu tant de pénibles épreuves! » Ces paroles déchaînèrent une véritable tempête. Le roi lui-même prit la couronne sur la tête du traître, les serviteurs lui arrachèrent les habits et découvrirent l'horrible maladie; ce fut sa condamnation. Il fut traîné jusqu'à la potence, et les fêtes se terminèrent dans la joie.

Le fils du charbonnier alors retrouva ses droits; il vécut heureux auprès de son parrain et de sa bienfaitrice. Il leur succéda sur le trône et, grâce aux bons conseils du cheval gris qui était redevenu ce qu'il était, la fée bienfaitrice qui l'avait si généreusement servi d'abord, il gouverna son royaume pour le plus grand bien de son peuple.